

« Soudain, Compogne est mitraillé »

C'est au tour d'Albert Spoiden de raconter son 10 mai 1940. Il était sergent f.f. dans les chars, en poste à Compogne (Bertogne).

● Interview :
Philippe CARROZZA

Albert Spoiden est né à Mageret, le 28 novembre 1918 dans une famille d'agriculteurs. Après la campagne des dix-huit jours, un passage de huit mois au stalag XIII C et trois ans dans l'armée secrète à Mageret, il embarque pour l'Irlande du Nord où il fait son instruction pour partir en Birmanie. La capitulation du Japon en décidera autrement.

Albert Spoiden, vous rappelez-vous de la mobilisation de 1939 ?

Oui, c'était en septembre. J'étais sergent faisant fonction et j'étais chef de char. On a reçu l'ordre d'aller jusqu'à Bande (Nassogne) et de pointer nos canons vers la France. Puis, on nous a ordonné de revenir à Bastogne et de pointer cette fois les canons vers l'Allemagne ! On a attendu. On parlait de cette guerre qu'on aurait à coup sûr ou qu'on n'aurait pas. De janvier à avril 1940, je montais la garde avec mon tank dans les régions de Velreux (Houffalize) et de Mabompré (Houffalize).

Où étiez-vous quand la guerre a éclaté ?

À Compogne où nous étions en poste depuis environ un mois. Je logeais chez Jules Nicolas. Le 9 mai, j'avais bêché son potager ; je lui rendais quelques services et cela passait le temps. Il était 4 h 30 le 10 au matin, quand une estafette à moto a frappé à la porte. Je devais reprendre mon poste illico dans le bas du village. Je suis redes-



Albert Spoiden, 94 ans, de Mageret, était sergent f.f. quand la guerre a éclaté. Il était chef de char à Compogne.

EdA - 20152110545

pendu en courant. Il y avait un tas de baraquements le long de la route. En chemin, je n'arrivais pas à me faire à l'idée qu'on était en guerre.

À quoi pense-t-on dans ces cas-là ?

On est en état de choc. Je me revois encore assis dans le talus avec deux de mes soldats quand on a vu arriver des avions. Un Messerschmitt a piqué. Nous n'aurions pas sauté dans le fossé et je crois que la guerre était terminée pour nous.

On a attendu les ordres. Vers 15 h, des chars français sont passés dans le village. Ce n'est que le soir qu'on nous a ordonné de partir vers Liège en suivant l'Ourthe.

Y a-t-il eu des pertes humaines ?

Oui, un de nos soldats, Julien Le maître. Il a été abattu par une rafale de mitrailleuse, alors qu'on se repliait entre La Roche et Barvaux

c'était lui le premier tué de la 11^e compagnie. C'était un autre choc, mais on est jeune et on reprend vite le dessus. J'ai eu une pensée pour ma famille. Nous sommes passés par Comblain et nous avons traversé la Meuse dans la région liégeoise avant de mettre le cap sur Namur.

Et les Allemands ?

Ils étaient sur nos talons, mais le pire, c'était leurs avions. Nous étions harcelés et nous nous cachions comme nous le pouvions. Jusqu'à la bataille de Temploux (Namur).

Nous étions quelques dizaines de Chasseurs de divers régiments,

quand des stukas ont piqué sur nous dans un bruit d'enfer. J'avais la trouille, la peur de ma vie. Il y a eu des tas de tués, des soldats mutilés qui gémissaient dans tous les coins.

C'était impressionnant. Un ami de ma compagnie, Ferdinand Thiry, de Moinet a été tué. ■

VITE DIT

Une armée silencieuse

Le 12 septembre, l'armée secrète entre à Bastogne : « Nous nous sommes approchés et nous avons pénétré dans Bastogne par la rue des Récollets. Nous avions revêtu un uniforme en toile de jute et nous nous tenions groupés. Des habitants avaient déjà sorti les couleurs nationales, alors qu'il pouvait encore y avoir du danger. Et puis, nous avons aperçu les Américains. Ils étaient enfin là ! Ils avançaient sans faire aucun bruit en longeant les maisons et en scrutant le moindre mouvement suspect. Ils étaient très tendus, prêts à faire feu, la main sur la gâchette. Une fois l'avant-poste passé, nous avons vu arriver le gros de la troupe chars et jeeps en tête. La colonne descendait la Grand-rue, c'était la folie. Les gens sautaient de joie, embrassaient les G.I.s, les filles étaient montées sur les tanks, on chantait, on dansait, c'était vraiment la libération aussi de toutes les frustrations accumulées pendant toutes ces années. »

Défilé dans Bastogne

Après les soldats américains, ce sont ceux de l'AS qui ont défilé dans les rues de Bastogne : « Nous avons été tout aussi acclamés que les Américains. Après ces moments bien mérités, nous avons été dirigés vers la caserne où nous avons passé la nuit. »

Un obus a fait éclater les vitres ; on a filé à la cave

Albert Spoiden, membre de l'armée secrète raconte comment il a vécu la contre-offensive Von Rundstedt à Mageret : « Le vendredi 15 décembre 1944, nous avons appris par les voisins que Bastogne a été bombardé pendant la nuit. En fin d'après-midi, on a vu passer des réfugiés grand-ducaux sur des chariots. Ils se sont arrêtés à la ferme Schumaeker juste en face de chez nous. Cela m'a fait penser aux scènes du 10 mai 1940. C'était devenu trop risqué pour mon frère et moi. Nous avons fui à vélo vers Bizory. Sur la grand-route de Clervaux, nous avons vu une colonne de chars US qui se dirigeait vers Longvilly. Nous sommes rentrés à la maison. Nous sommes allés nous coucher vers 22 heures, ce lun-

di-là. Le ciel était très sombre, il faisait un temps étrange. Vers 23 h, le crépitemment d'une mitrailleuse m'a fait sursauter. J'ai vu par la fenêtre une automitrailleuse allemande qui tirait sur un char Sherman qui a riposté et cloué les Allemands sur place. Toutes les vitres de la maison ont volé en éclats et la façade de la maison a été éclairée par l'incendie de l'automitrailleuse. Impossible de fuir, nous étions pris au piège.

Toute la nuit on a entendu des cris et des ordres lancés comme des aboiements. Nous sommes descendus nous mettre à l'abri à la cave. Au moment où j'ai soulevé la trappe, un Allemand a fait irruption. Il a regardé sans rien dire et est sorti. Nous étions tétanisés ! » ■

Ph. C.

Chanter pour ne pas sombrer

Envoyé en Allemagne dans des wagons à bestiaux à la fin mai 1940, le Mageretois se souvient de son arrivée dans un immense camp de tentes : « J'avais tellement faim que j'ai mangé des pommes de terre crues. Et ce n'est pas bon, croyez-moi ! Nous étions au stalag XIII C. On nous servait une sorte de liquide rempli de déchets qu'on appelait de la soupe. On devait l'avaler tout de suite, sinon on risquait de se faire voler sa maigre

pitance. Dans ce camp, c'était vraiment du chacun pour soi. Il n'y avait plus aucune solidarité entre les hommes. Nous étions parqués en fonction des âges. J'ai eu la chance de tomber sur des jeunes de Mageret. Dans ce camp, sorte d'antichambre de la mort, la vie était très rude. Pour passer le temps et ne pas sombrer dans la dépression, j'avais composé des chansons qu'on reprenait en chœur avec les copains. »

Fonds pour
le journalisme

Demain

Le 10 mai 1940 d'Alfred Jalhay, de Heyd (Durbuy).